



HAL
open science

Comment la traduction d'un technicisme peut faire évoluer le concept : l'exemple de la péripétie aristotélicienne et de ses avatars en latin et en vernaculaire

Catherine Ailloud-Nicolas, Christian Nicolas

► To cite this version:

Catherine Ailloud-Nicolas, Christian Nicolas. Comment la traduction d'un technicisme peut faire évoluer le concept : l'exemple de la péripétie aristotélicienne et de ses avatars en latin et en vernaculaire. Martin Taillade; Julie Gallego; Fabienne Fatello; Guillaume Gibert. *Nemo par eloquentia : Mélanges de linguistique ancienne en hommage à Colette Bodelot*, Cahiers du Laboratoire de Recherche sur le Langage, Presses Universitaires Blaise Pascal, pp.521-540, 2019. hal-04620970

HAL Id: hal-04620970

<https://univ-lyon3.hal.science/hal-04620970v1>

Submitted on 22 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Martin Taillade, Julie Gallego, Fabienne Fatello,
Guillaume Gibert (éd.)

*Nemo par eloquentia : Mélanges de linguistique
ancienne en hommage à Colette Bodelot*

Presses Universitaires Blaise Pascal,

Cahiers du Laboratoire de Recherche sur le Langage,

2019

Catherine Ailloud-Nicolas et Christian Nicolas,

« Comment la traduction d'un technicisme peut faire
évoluer le concept : l'exemple de la péripétie
aristotélicienne et de ses avatars en latin et en
vernaculaire »

p. 521-540

Comment la traduction d'un technicisme peut faire évoluer le concept : l'exemple de la péripiétie aristotélicienne et de ses avatars en latin et en vernaculaire

Catherine Ailloud-Nicolas
IHRIM, Université de Lyon, Lyon 2,
Christian Nicolas,
HiSoMA, Université de Lyon, Lyon 3

Dès qu'une langue est sous l'influence d'une autre, la traduction-adaptation de terminologies tirées de la langue dominante est, dans la langue-cible, l'objet systématique d'expérimentations psycholinguistiques. Ce que nous voudrions montrer ici, c'est que, occasionnellement, peut-être souvent en réalité, la manière de traduire (ou de ne pas traduire) peut avoir une influence sur l'évolution du concept originel. Quand on traduit, on déforme et on reforme.

Il nous a paru intéressant d'observer le phénomène sur une durée allant de l'antiquité à l'époque moderne pour voir comment interviennent non seulement l'influence du grec sur le latin (phénomène bien connu et très étudié : voir parmi beaucoup Nicolas (1996) et Nicolas (2005)) mais aussi celle du latin sur les langues modernes, celle du grec sur les langues modernes et celle des langues modernes entre elles. Sur une telle échelle, l'évolution sémantique du terme de départ risque d'être encore plus grande. Et nous avons choisi d'illustrer cette aventure traductologique en partant du concept aristotélicien de *περιπέτεια* jusqu'à ses avatars modernes. La réflexion part des deux premiers chapitres de la première partie de Ailloud-Nicolas (2003).

1. Préliminaires psycholinguistiques

Quand un locuteur d'une langue A a affaire à un terme technique de la langue B (langue source) qu'il s'est donné mission d'adapter dans la langue A (langue cible), surtout quand il s'agit de deux langues typologiquement très proches, comme le sont le grec et le latin mais aussi le latin et les langues romanes, il est en général tributaire de la forme du terme originel, consciemment ou inconsciemment.

Il a d'emblée deux options, voire deux stratégies, selon son degré de conscience linguistique. Soit il emprunte tel quel le terme, soit il l'adapte dans sa langue. // (p. 522)

1.1 l'emprunt lexical

Le traducteur décide, par cette option, de ne pas traduire le terme mais de l'importer en l'état, avec, si nécessaire, des adaptations graphiques (changement d'alphabet, aménagement de graphèmes inconnus, etc.). Le procédé est constant et concerne tout aussi bien la langue quotidienne, comme celle du fastfood (*sandwich, tacos, panini, kebab, sushi, tandoori, fastfood* lui-même bien sûr), que la langue technique de spécialité (*quark, métalepse, smash, passing shot, e-mail*, etc.), pour nous contenter d'exemples contemporains.

L'emprunt lexical a un inconvénient majeur : il est senti comme étranger, doté de phonèmes rares ou absents en langue cible, et peut éventuellement être difficile à prononcer et à écrire. Il présente aussi un avantage majeur en terminologie : il est inédit. Cette nouveauté absolue lui donne un caractère immédiatement biunivoque où la relation signifiant-signifié est unique : aucun accident lexicologique tel que l'homonymie ou la polysémie ne vient grever ce rapport son-sens, en sorte que, dès qu'est connue la signification du terme emprunté (*métalepse*) ou le référent concret auquel on l'associe (*tacos*), l'élément en question a toute l'efficacité requise du terme : un *tacos* est seulement le type de sandwich appelé *tacos*, la *métalepse* (et elle seule) répond aux critères de classement tels qu'ils sont définis dans l'idiolecte concerné pour correspondre au terme *métalepse*.

L'avantage est considérable et l'emporte largement sur l'inconvénient, d'autant que ce dernier s'amenuise en général par degrés : d'abord xénisme, avec toute l'étrangeté de son attirail phonologique, l'emprunt lexical devient éventuellement pérégrinisme (phase intermédiaire) puis mot pleinement intégré. Ainsi *redingote* ne garde-t-il plus rien de l'étrangeté inaugurale du xénisme *riding coat* « veste d'équitation ».

1.2 l'adaptation

Le traducteur a comme seconde option celle de transformer le terme de la langue cible en terme autochtone. A ce niveau, il y a au moins trois réalisations possibles.

1.2.1 le calque morphologique

Si le terme de la langue source a une forme interne décodable (préfixe-radical-suffixe, par exemple), le traducteur peut être amené à imiter cette forme interne. Par le fait, quand langue source et langue cible sont typologiquement très proches, la traduction morphologique (est régulièrement de mise : c'est celle que Cicéron appelle *uerbum ex uerbo*, morphème par morphème, expression sur laquelle Nicolas (2005, 96-132) a créé le concept de *verbumexverbalité*. Quand Cicéron par exemple propose l'équivalence explicite entre *coniugatio* et συζυγία (*Top.*38), il aide à comprendre non seulement ce que signifie le terme grec (« parenté lexicale ou morphologique ») mais illustre aussi ce qu'il « veut dire », ce que sa forme interne nous dit (« action de mettre sous le même joug »). Le retour métalinguistique que provoque nécessairement un énoncé de type *x quod Graece dicitur y* est pédagogique : en matérialisant la forme interne du technicisme d'origine et celle de son exact correspondant morphologique, on facilite sa mémorisation. // (p. 523)

Il y a deux aspects dans le calque morphologique. Il a un sens fonctionnel, dénotatif : c'est son sens lexical en usage ; il a un sens étymologique, connotatif : c'est son sens métalinguistique, tel qu'il apparaît en mention ou en connotation autonymique et tel que la typographie le met souvent en valeur par l'italique, les tirets, etc. qui invitent à un retour métalinguistique sur le mot.

L'avantage de cette option est grand : le terme ne présente aucun caractère étranger puisqu'il est formé de morphèmes autochtones. L'inconvénient (relatif) est que, précisément à cause de ce caractère fallacieusement indigène, on peut très vite en arriver à méconnaître sa source, la langue dans laquelle la notion a été baptisée, le nom (quand on le connaît) de son créateur.

1.2.2 le calque sémantique

Il peut arriver que le terme technique à adapter soit opaque en langue source, c'est-à-dire indécomposable en morphèmes : ainsi en grec χορός « chœur » ou μῦθος « fable » dans lesquels on ne perçoit ni préfixes ni suffixes. Dans ce cas, le latin, comme toute langue d'accueil, d'ailleurs, peut tâcher d'adapter le terme au niveau de la signification. Pour ce faire, l'adaptateur s'appuie sur une équivalence sémantique déjà existante. Par exemple μῦθος, au sens de « légende, mythe », a pour correspondant latin naturel le terme *fabula*. Pour rendre compte en latin du sens technique qu'Aristote rajoute à μῦθος (« scénario, pitch <de la tragédie> »), il suffit d'enrichir *fabula* de ce même nouveau sens. *Fabula* est donc mandaté pour représenter μῦθος dans ce nouveau sens que lui donne Aristote. C'est un emprunt de sens.

L'avantage du calque sémantique réside dans l'utilisation d'un mot préexistant, ce qui évite le jargon. L'inconvénient de ce procédé est l'exact revers de son avantage : comme le mot préexiste à son emploi technique, il est grevé de toute la polysémie qui est la sienne dans la langue ordinaire, voire dans l'idiolecte concerné lui-même. Ainsi *fabula* désigne-t-il, dans la langue du théâtre, la « pièce de théâtre » avant de devenir le calque sémantique de μῦθος, en sorte que « pitch de la pièce » pourrait se dire en latin *fabulae fabula* ! Dès lors, dans des passages techniques, il appartiendra au lecteur de reconnaître dans *fabula* non pas tel ou tel sens habituel du mot latin, mais le sens technique emprunté au terme grec. Signalons d'ailleurs que le calque sémantique en français de μῦθος est naturellement *fable* : le mot a donc les virtualités techniques de son modèle grec. Il n'en perd pas pour autant, y compris dans les textes

techniques, son sens standard de « légende » : cf. Lamy (1678, Deuxième partie, chapitre V, p. 204) : « Il faut que tout ce qui se fait à la fin de la pièce, arrive naturellement, et qu'il ne paraisse pas que tous ces succès ne sont que des inventions du poète, parce que l'on ne peut pas être touché, comme nous avons dit, de ce qu'on croit n'être qu'une fable ».

1.2.3 l'adaptation extralinguistique

Parfois l'adaptateur choisit une équivalence qui ne doit rien au modèle et semble spontanément avoir été créée dans la langue cible, sans influence d'une langue dominante. Par exemple, dans le *Dictionnaire bilingue des sciences de la terre, anglais-français, français-anglais* (Michel, Carpenter et Fairbridge, 2013 : s. v.), au français *xénolite* correspond l'anglais *accidental inclusion* que rien ne préparait dans la forme du terme // (p. 524) français (ni dans son sens décodable de « pierre étrangère »), d'allure plus savante. Autre exemple du même ouvrage : *aclinic line / équateur magnétique*. La chose se produit aussi dans le domaine de la dramaturgie. Ainsi la notion de « scène d'exposition » est nommée en latin au moyen de l'emprunt lexical grec *protasis* : c'est le mot dont se sert Donat (cf. infra). Le français utilise (outre *protase* ou *protasie*, qui ont également cours et qui sont des emprunts lexicaux) une lexie *scène d'exposition* qui croise deux idiolectes (celui du théâtre, avec *scène / scaena* et celui de la rhétorique, avec *expositio* « exposé du sujet ») sans rien devoir pour la forme à *protasis*. L'équivalence n'en est pour autant ni plus ni moins réelle que dans les cas de calques morphologiques ou sémantiques. Il y a, certes, un exemple unique du terme *expositio* chez Donat (*ad Ph.* 97.2), au sens rhétorique : *expositio paupertatis* « mise en valeur, présentation de la pauvreté <de la jeune fille> » qui pourrait expliquer le glissement du terme vers l'idiolecte théâtral, dans la mesure où le vers térentien commenté par Donat est dans la scène d'exposition. Mais la lexie du français est clairement hybride et relève de l'extralinguistique. Revenons désormais après ces préalables à la notion de péripétie.

2. Définition aristotélicienne de la péripétie

C'est dans la *Poétique* qu'Aristote développe la notion de péripétie. Comme on sait, ce texte mystérieux, fragmentaire, resté sans doute à l'état de notes éparses, a pour ainsi dire disparu dès l'Antiquité, où il est manifestement inconnu de Cicéron ou d'Horace, lequel exploite en revanche, selon Porphyryon, dans son commentaire à l'*Ars poetica*, Néoptolème de Paros, continuateur de l'école péripatéticienne et auteur d'un traité de poétique (perdu pour nous), pour ne reparaitre qu'au Moyen Âge, où il a été aussitôt traduit en latin par Guillaume de Moerbeke (Guillelmus de Morbeka) vers 1278 ; existe également une version arabe partie, elle, d'une version syriaque perdue pour nous en dehors de quelques mots. Le texte latin puis le texte grec seront l'objet de commentaires nombreux qui contribueront à l'élaboration de la doctrine du théâtre occidental. La *Poétique* redevient d'un seul coup d'une actualité brûlante à partir de 1498, date de la traduction en latin de Giorgio Valla. Suivront les éditions du texte grec par Valla, Érasme, les traductions latines de Madius [Maggi], Paccius [Alessandro de' Pazzi], Riccoboni, les commentaires, en latin de Robortello, en italien de Castelvetro, Segni, Denores, pour se limiter aux textes les plus importants, qui s'échelonnent sur tout le seizième siècle. Pour la bibliographie y afférente et des extraits de ces doctes de la Renaissance, du moins sur le champ du dénouement, nous renvoyons à Ailloud-Nicolas (2003, 560-619 ; 662-665).

Aristote définit ainsi la péripétie :

- (1) Arstt. *Po.* ch. 11, 1452 a 22 : Ἔστι δὲ περιπέτεια μὲν ἢ εἰς τὸ ἐναντίον τῶν πραττομένων μεταβολὴ καθάπερ εἴρηται, καὶ τοῦτο δὲ ὡς περ λέγομεν κατὰ τὸ εἰκὸς ἢ ἀναγκαῖον... (Arstt. *Poet.* ch. 11, 1452 a 22)
« La péripétie est le revirement de l'action dans le sens contraire, suivant ce qui a été dit ; et cela, encore une fois, selon la vraisemblance ou la nécessité » (trad. J. Hardy, CUF). // (p. 525)

La péripétie (περιπέτεια) est, avec la reconnaissance (ἀναγνωρισμός / ἀναγνώρισις), l'un des moyens du dénouement (λύσις).

Le terme περιπέτεια est assez clair en grec : c'est le nom d'état dérivé de l'adjectif περιπετής. Bâti sur la racine de πίπτειν, ce dernier signifie littéralement « qui tombe autour », « qui vous tombe dessus » et envoie vers des connotations impliquant le hasard (« inopiné ») et la malchance (« <événement> malheureux »). Le substantif désigne donc « ce qui arrive accidentellement », plutôt en mauvaise part. Tel est son sens fonctionnel. Mais le sens parallèle, étymologique (« qui tombe autour »), est sûrement perceptible en grec.

La forme interne du terme περι-πέτ-εια ('autour' + 'tomber' + suffixe de substantif déadjectival) incite à penser que le latin, au moment de s'emparer tardivement de ce concept, va en proposer un décalque strict.

Or on constate que cela ne se produit pas avec περιπέτεια. Ainsi, à propos de ce passage d'Aristote :

(2) τοῦ μύθου μέρη ἐστίν, αἱ τε περιπέτεια καὶ ἀναγνωρίσεις (Arstt. *Poet.* ch. 6, 1450 a 34).

« Les parties de la fable sont les péripéties et les reconnaissances ».

Guillaume de Moerbeke propose :

(3) *Fabule partes sunt et peripetie et anagnorisees (idest recognitiones)*. (*Poetica* cap. 6, p. 10, l. 5).

Sa méthode de traducteur est assez raisonnée. Il y a dans ce court extrait quatre technicisms : μῦθος, μέρη, περιπέτεια et ἀναγνωρίσεις. Pour les deux premiers, qui n'ont pas de forme interne reconnaissable, il opte d'emblée pour le calque sémantique : μῦθος est rendu par *fabula*. De même pour μέρη dont la traduction automatique est *partes* : c'est presque systématiquement *pars* que les latins utilisent là où les Grecs ont μέρος : ainsi avec *partes orationis*, qui représente μέρη τοῦ λόγου (pour lequel le français décalque de la même façon en *parties du discours*). Signalons à cet égard une exception notable dans le lexique dramaturgique : là où les Grecs disent μέρος, les Latins disent *actus* pour désigner l'acte comme unité textuelle de la comédie ou de la tragédie. Dans les deux autres termes, pour lesquels Guillaume choisit l'emprunt lexical (*peripetia* et *anagnorisis*), la forme interne est analysable et il est notable qu'il y procède dans le second cas, *anagnorisees (idest recognitiones)*, dans une sorte de note de traducteur insérée au texte, alors qu'il ne le fait pas pour *peripetia*. Pour *anagnorisees*, il illustre avec *recognitiones* son sens interne : *ana-* « de nouveau » équivaut à *re-* (c'est de fait une équivalence automatique, maintes fois illustrée), *gnori-* « connaître » équivaut à *cogni-* et l'équivalence des suffixes *-sis / -tio* est du registre de l'évidence. Pourquoi alors n'entreprend-il pas l'analyse de la forme interne du premier terme, même une fois pour toutes, quitte à préférer ensuite l'usage de l'emprunt lexical *peripetia* ? Est-ce à dire qu'il ne la discerne pas ? C'est assez peu probable, car il connaît bien le grec et le début en *peri-*, bien clair et qui oriente vers un mot motivé, devrait le mettre sur la piste. // (p. 526)

Notre hypothèse est qu'il ne procède pas à cette analyse interne parce que le résultat prévisible du calque morphologique risquerait de créer un fâcheux accident d'homonymie (en tout cas d'homographie). En effet, à quoi aboutir sinon à **circum-cīs-io* ou **circum-cīd-entia* qui, par l'homographie du radical issu de *cado* et de celui issu de *caedo* (d'où *circumcīsio* ou le participe *circumcīdens*, tous deux très fréquents dans la littérature de commentaire biblique), laissent entendre « circoncision » ?

Quoi qu'il en soit, le premier traducteur en latin du concept de péripétie choisit de ne pas le traduire ni non plus d'en illustrer le sens étymologique. Dès lors, les exégètes ultérieurs se contenteront de l'emprunt lexical *peripetia* qui va passer tel quel dans la plupart des langues modernes, moyennant des aménagements orthographiques.

Tout cela ne poserait aucune difficulté particulière si l'histoire s'arrêtait là.

Mais il s'avère que le texte de la *Poétique*, en latin d'abord, en grec ensuite, avec plusieurs éditions commentées très importantes de l'époque humaniste, va venir se télescoper avec un autre corps de doctrine lui aussi redécouvert tardivement : il s'agit du commentaire de Donat à Térence et des extraits *De fabula* et *De comoedia* d'Evanthius, que Donat a annexés en préambule de son commentaire térentien. Le site intégral en est donné par Wessner (1902) et par Hyperdonat (2008-). Après une longue éclipse (comparable, au fond, à celle qui frappe la *Poétique*), le texte reparaît au quinzième siècle et comme y figure le nom de Donat, l'auteur de la grammaire latine la plus recopiée du haut Moyen Âge (voir Holtz 1981, 231 sq.), ce texte ressurgi de nulle part va être transmis par une quarantaine de manuscrits en quelques décennies et devient un incontournable matériau pour la réflexion des humanistes impliqués dans la doctrine théâtrale en cours de constitution.

Or Donat ignore la *Poétique* d'Aristote. Ses sources, outre le grammairien latinophone Evanthius, sont certes grecques, et même vraisemblablement péripatéticiennes, mais non pas directement aristotéliennes ; il se peut que Donat ait connu indirectement un traité perdu de Théophraste sur la comédie. En tout cas, la terminologie technique qu'il emploie pour la dramaturgie, est clairement grecque. Et on a avec le corpus de Donat, sur le champ du dénouement dramaturgique et de ses moyens, des notions proches de celles d'Aristote mais néanmoins différentes et qui s'expriment autrement. Ainsi, il n'y a pas de περιπέτεια chez Donat ; le renversement se nomme chez lui *catastrophā*, ou *catastrophe* ou καταστροφή (selon les manuscrits), mot qui, inversement, est ignoré d'Aristote dans ce sens dramaturgique. En outre, Donat pratique les termes *protasis* (exposition) et *epitasis* (tension, nœud), ignorés d'Aristote mais qui forment avec *catastrophā* un triptyque qui préfigure celui de la dramaturgie classique exposition / nœud / dénouement. En revanche, Donat ignore δέσις et λύσις qui, chez Aristote, forment le diptyque nœud / dénouement.

3. Télescopage de deux systèmes chez les modernes

Le champ notionnel qui va émerger dans la doctrine classique sur la composition de la fable hérite donc des deux corps de doctrine, celui d'Aristote et celui de Donat, l'ensemble hétéroclite suivant : {exposition (Don., *protasis*), nœud (Ar., δέσις et Don., *epitasis*), intrigue (Ar., πλοκή), péripétie (Ar., περιπέτεια), // (p. 527) reconnaissance (Ar., ἀναγνώρισις), catastrophe (Don., *catastrophā*), dénouement (Ar., λύσις)} et on s'aperçoit que les doctes vont s'ingénier à fusionner les deux systèmes, souvent sans même s'en apercevoir.

Par le fait, aucun des deux systèmes n'offre une pleine et entière satisfaction. Chez Aristote, les mots δέσις (« action de nouer ») et λύσις (« action de délier ») forment une paire d'antonymes opérante que le français va encore améliorer sur le plan morphologique avec *nœud* et même *nouement* / *dénouement*. En revanche, cela reste un diptyque alors que le système de Donat *protasis*, *epitasis*, *catastrophā* offre un triptyque plus satisfaisant, qui prend en compte aussi la situation initiale, dans un développement narratologique qui semble spontanément répondre aux canons esthétiques d'Aristote, qui préconise dans *La Poétique* que tout objet ait un début, un milieu et une fin. Mais le triptyque de Donat tourne court : après un excellent début *pro-tasis*, *epi-tasis*, il rompt la série en proposant un terme *catastrophā* qui, malheureusement, n'est pas formé de la même façon.

En tout cas, à maintes reprises on va voir les théoriciens modernes corriger Aristote et Donat (dont le nom est presque toujours omis au profit de celui d'Aristote, qui semble couvrir de son aura tout l'ensemble hétéroclite décrit ci-dessus) pour améliorer le double système hérité du Moyen Âge.

Illustrons par exemple le rapprochement qui est fait par les doctes entre la *catastrophā* de Donat et la λύσις d'Aristote. Bien qu'absent de la *Poétique*, καταστροφή est, dans cet emploi technique, presque sûrement contemporain d'Aristote. On le trouve en effet déjà chez Eschyle et Euripide, avec le sens de « fin », selon les dictionnaires du grec de Liddell-Scott et de Bailly.

Par sa formation à trois morphèmes, le terme signifie « re-tourne-ment », « ren-verse-ment », et le rapport à la notion de « fin » paraît devoir s'imposer à partir de la langue dramaturgique. Le cheminement peut être le suivant :

sens 1. « retournement (de situation) » ; d'où, par spécialisation,

sens 2. « retournement de situation au théâtre, à la fin d'une pièce » ; d'où, par généralisation,

sens 3. « fin ».

Cette évolution sémantique est tout à fait comparable à celle du mot français *dénouement* qui, après sa spécialisation comme terme de théâtre, est élargi à la langue normale au sens de « fin ».

Ainsi, chez les Tragiques grecs qui utilisent le mot *καταστροφή*, le sens étymologique de « renversement » est toujours activable, s'il ne s'agit même déjà d'un emploi métathéâtral (« dénouement »). C'est particulièrement net, par exemple, dans la seule occurrence du terme chez Sophocle : dans *Œdipe à Colone* (101-104), Œdipe invoque les déesses et les implore de le laisser mourir. L'expression βίου (...) *καταστροφή* induit évidemment l'idée de « fin de vie » ; mais en fait, Œdipe, qui évoque à cette occasion l'oracle d'Apollon, veut parler du grand « renversement » de sa vie, celui qui, dans la mort, va le transformer de paria absolu en porte-bonheur. Le traducteur de la collection Budé traduit habilement l'expression par « le dénouement de ma vie », activant par là même le sens dramaturgique du terme. On peut dire la même chose des exemples d'Eschyle (par exemple *Suppliantes* 442 : « point d'**issue** exempte de douleur » [trad. P. Mazon], ou plutôt peut-être « point de renversement de situation sans malheur »). // (p. 528)

Que l'emploi technique du mot ait existé ou non dès avant l'époque d'Aristote, il est en tout cas incontestable quelques générations après lui. Par exemple Polybe l'atteste sans ambiguïté. À propos de la traversée des Alpes par Hannibal, il évoque les légendes farfelues que certains historiens colportent : « et, en même temps, ne pouvant trouver aucun dénouement (*καταστροφή*) ni aucun moyen de sortir (*ἔξοδος*) de leurs mensonges, ils font intervenir des dieux et des fils de dieux dans une histoire *pragmatique* » (Polybe 3, 47, 7, trad. de Jules de Foucault, Budé) ; encore plus clairement un peu plus loin (3, 48, 8) : « En conséquence, il est naturel qu'ils tombent dans un travers comparable à celui des auteurs tragiques, qui pour le dénouement de leurs drames (*αἱ καταστροφαι τῶν δραμάτων*) ont tous besoin d'un *deus ex machina* (*μηχανή*), parce que leurs premières données sont mensongères » (J. de Foucault). Le sens de « dénouement » est donc clairement entériné au deuxième siècle avant J. C. et se rencontre, à partir de là, chez plusieurs auteurs grecs ou latins, dont Donat.

Pour les humanistes renaissants, le terme *λύσις* dont se sert Aristote pour désigner le dénouement est un pur synonyme de *καταστροφή*. C'est ce qu'indique Scaliger dans sa *Poétique* (1561), VII, 4, p. 348 : ...*solutionem atque explicationem rerum complicatarum, quae in exitu est. Posteriores catastrophem appellarunt* (« ...le dénouement [*λύσις*, appelé ici *solutio* par calque morphologique] et le débrouillement des actions embrouillées que l'on trouve à la fin. Les successeurs <d'Aristote> ont appelé cette notion *catastrophe* »). Il est très exact dans le fait que le mot *καταστροφή* est chez les successeurs d'Aristote et non chez le Stagirite, il est un peu abusif lorsqu'il laisse entendre que *καταστροφή* et *λύσις* sont des variantes terminologiques. Mais c'est une idée si rapidement ancrée chez ces théoriciens, qui, à force de se commenter les uns les autres, n'ont souvent plus qu'une connaissance indirecte des sources, que des bévues lexicologiques ou culturelles ne sont pas rares, qui attestent que dans l'esprit de nos doctes tout ce corpus issu de l'antiquité est globalement unitaire. Ainsi quand Lamy (1678, 205) prête à *péripétie* l'étymologie de *catastrophe* :

(4) La péripétie, comme ce nom qui est grec le marque, est un changement de fortune...

Même erreur chez le grand Jacques Scherer (1981, p. 87) :

(5) une péripétie est étymologiquement un retournement ».

En voici un témoignage remarquable, et qui émane d'un des meilleurs théoriciens :

- (6) Aristote [en marge : Poét. cap. 18] et tous ceux qui l'ont suivi veulent que la Catastrophe soit tirée du fond des affaires du Théâtre, et que les divers nœuds dont il semble que le Poète embarrasse son Sujet soient autant d'artifices pour en faire le dénouement. (D'Aubignac, 1657 : p. 204 ; voir aussi 254).

On ne saurait affirmer plus nettement que tous ces concepts, y compris celui de *catastrophe*, sont chez Aristote, en l'espèce au chapitre 18... C'est une erreur de bonne foi et qui n'est pas isolée. En voici d'autres manifestations :

- (7) Si <la Tragedie> doit être simple ou double, & avoir une Catastrophe heureuse ou funeste (Dacier 1692, 172). ; // (p. 529)

(8) « Aristote appelle fable simple, celle qui n'expose que les malheurs d'un seul personnage : Et il appelle double, celle qui a une double catastrophe, c'est-à-dire qui finit par une catastrophe, qui est heureuse pour les bons, & funeste pour les méchants (chap. XIII) (Dacier 1692 : 178).

Ce commentaire part du texte d'Aristote. L'utilisation du terme *catastrophe* paraît du coup, elle aussi, venir du texte. Mieux encore, chez le même Dacier. Voici un passage qui, cette fois, se présente comme une traduction d'Aristote :

- (9) C'est pourquoi tous ceux qui blâment Euripide de ce qu'il suit ces maximes dans ses Tragedies, & que la plupart de ses pieces ont une Catastrophe funeste, se trompent infiniment (Dacier, 1692 : 174-175).

Il s'agit du passage 53 a 23. *Catastrophe* y traduit en l'occurrence le verbe *τελευτῶσιν*. Bien sûr, le choix de *catastrophe* plutôt que de *dénouement*, qui a droit de cité dans les traités depuis soixante ans, peut être considéré comme une option de traducteur, obéissant à un système. Mais il n'en est rien : Dacier utilise aussi *dénouement* (ch. XVI, : « Il est donc évident par là que le dénouement du sujet doit être tiré du sujet même... » (1692 : 231) ; ch. XIX: « Toute Tragedie est composée d'un nœud & d'un denouement » (1692 : 292)). Il utilise enfin la combinaison *dénouement / catastrophe* : « L'Episode est tout ce qui est renfermé entre les chants du Chœur, c'est-à-dire, que c'est tout le sujet de la Tragedie, ou plutôt tout ce qui en fait l'intrigue, & le nœud **jusqu'au dénouement, & à la Catastrophe** etc. » (1692 : 166). Ainsi, cet usage incohérent des deux termes, tout à fait conforme aux habitudes des théoriciens de l'âge classique, est comme sacralisé par la présence d'Aristote. Comment ne pas croire, à lire un ouvrage qui se dit une traduction commentée de la *Poétique*, que les deux mots à la fois, *catastrophe* et *dénouement*, avec toute leur ambiguïté, sont chez le philosophe ?

Un brillant esprit comme Marmontel nous trompe (se trompe ?) de la même façon :

- (10) Voyez même dans les règles d'Aristote en quoi consistoit le tissu de la fable : l'état des choses dans l'avant-scène, un ou deux incidens qui amenoient la révolution et la catastrophe, ou la catastrophe sans révolution : voilà tout (Marmontel, 1763 : 175).

Un pur aristotélicien écrirait, pour la fin du passage : « ...la péripétie et le dénouement ou le dénouement sans péripétie, voilà tout ».

On peut penser que la traductologie a une part non négligeable dans ces amalgames. Héritées des Grecs, les notions et leurs appellations sont passées par le filtre linguistique du latin, à plusieurs époques, et des langues vernaculaires, surtout l'italien, avant de se fixer (relativement) en français. À chaque idiome, considéré comme une étape vers la naturalisation des termes, vont donc se poser des problèmes de traduction. Comme plusieurs doctes proposeront quasi-simultanément leur traduction spécifique de la nomenclature aristotélicienne, le consensus sur une terminologie commune mettra par là même un peu de temps à s'établir. // (p. 530)

4. *Traduttore traditore*

Voyons comment les options de traducteurs dans le champ concerné (dénouement, catastrophe, péripétie, reconnaissance) ont influé sur l'évolution desdites notions.

Le traducteur a pour chaque notion plusieurs options rappelées ci-dessus.

4.1. emprunt lexical

Le terme ainsi emprunté connaît une histoire apparemment simple : par exemple gr. *καταστροφή* → lat. *catastrophā* → fr. *catastrophe*. De même gr. *πρότασις* → lat. *protasis* → fr. *protase* (mot dont se sert Corneille par exemple, à la place de *exposition*, qu'il utilise aussi). Notons qu'il est impossible de dire si l'emprunt en français se fait directement depuis le grec ou indirectement via le latin.

En grec, le mot *καταστροφή* a, pour ainsi dire, deux sens : un sens fonctionnel (à savoir, en simplifiant, « dénouement »), défini par ses relations avec les autres termes du même champ notionnel (en l'espèce *protasis* et *epitasis* de Donat), et un sens parallèle, étymologique, issu de la reconnaissance immédiate de la combinaison de morphèmes dont il est composé (*κατα-* + *-στροφ-* + *-ή*), et qui amène à analyser le terme comme signifiant « re-tourne-ment ». En français, le mot *catastrophe* n'a que le sens fonctionnel ; son sens étymologique n'est accessible qu'aux hellénistes qui se donnent la peine de ce retour métalinguistique.

4.2. calque morphologique

Plusieurs mots de notre corpus sont concernés par ce procédé.

Le cas d'*ἀναγνώρισις* est particulièrement intéressant. Sa structure interne se décompose selon une formule métalinguistique / 'de nouveau' + 'reconnaître' + 'suffixe de nom d'action' /. Insistant sur la formation même du terme, sur sa motivation et sa transparence (il écrit en effet en *Poet.* 52 a 29 : *Ἀναγνώρισις δέ, ὥσπερ καὶ τοῦνομα σημαίνει*, « ...comme son nom l'indique »), Aristote invite les adaptateurs d'autres langues à utiliser le calque morphologique. Les traducteurs latins l'ont donc suivi en proposant *recognitio* (chez Guillaume de Moerbeke, cité ci-dessus) ou *a(d)-gni-tio*, d'où l'unanimité des traducteurs et commentateurs néo-latins : Paccius (1549, tome II, col. 1338, ligne 38) donne *agnitiones* et systématiquement dans tout le texte ; de même Riccoboni (1590, tome II, p. 376 E, et *passim*) ; etc. ; l'italien, au moins là où il faut traduire le passage en question d'Aristote, dit *ri-conosc-enza* ; le français, évidemment, dit *re-connaiss-ance*, d'où des traductions telles que : « *Agnitio est (ut etiam ex nomine liquet)...* » (Paccius 1549, col. 1341, l. 44), « *Agnitio autem est, ut etiam nomen significat...* » (Riccoboni 1590, p. 378 D), « *Et la riconoscenza, si come anchora il nome significa...* » (Castelvetro 1576, TERZA PARTE, Particella decima, p. 238), « La reconnaissance, comme d'ailleurs le nom l'indique... » (J. Hardy, trad. de la coll. Budé) ; etc. // (p. 531)

4.3. choix de privilégier la signification globale du mot indépendamment de sa forme

4.3.1. choix d'utiliser comme terme un condensé de définition

Très souvent, l'adaptateur, citant le terme grec, l'accompagne d'une définition latine ou d'une courte glose, laquelle est parfois traduite d'Aristote lui-même. Ainsi chez Heinsius (1611, p. 23), *περιπέτεια* est-il cité en grec, avec sa définition aristotélicienne, traduite par *in contrarium eorum quae aguntur mutatio* « changement des actions en leur contraire », valant très littéralement chez Aristote (*Poet.* chap. 11, 1452 a 22) *εἰς τὸ ἐναντίον τῶν πραττομένων μεταβολή* ; se produit alors un phénomène d'épure progressive. La définition est peu à peu raccourcie jusqu'à ne conserver que son substantif noyau. Cela donne chez Heinsius :

-*in contrarium eorum quae aguntur mutatio* (Heinsius, 1611 : 23) ;

-*in contrarium mutatio* (Heinsius, 1611 : 13 ; 26, etc.), soit exactement le tour que proposent Paccius (1549 : col. 1341, ligne 34-35), et Riccoboni (1590, p. 378 D) ;

-puis *mutatio* accompagné de son modèle (« *mutionis, vel Peripetiae* », p. 168 ; « *mutatio [...]* ista quam Peripetiam vocant », p. 170) ;

-enfin, *mutatio* seul (« *in felicitatem tendere mutationem* », p. 172).

Grâce à ce phénomène d'épure progressive, *mutatio* devient le strict équivalent de *περιπέτεια*.

L'avantage de ce procédé est que, comme dans le cas du calque sémantique, il n'utilise pas un néologisme. L'inconvénient est que le noyau de définition qui finit par équivaloir au terme

modèle a avec ce dernier une relation très lâche et peut être remplacé par l'un de ses synonymes sans dommage particulier. Ainsi Heinsius, qui utilise *mutatio* de façon stable, emploie occasionnellement *conuersio* (p. 196), qui, lui aussi, pourrait fonctionner comme noyau de la définition de περιπέτεια. Vossius, lui, utilise dans cette fonction (*com-* / *im-*)*mutatio*, *transitus*, *conuersio*.... Définissant explicitement la périπέτεια, Vossius dit en I, 5, 17 (1647 : 46) qu'elle est « *eorum, quae aguntur, transitus in contrarium, siue mutatio haec secunda sit, siue aduersa* ». Par simplification de cette définition, il peut aussi écrire en I, 5, 19 *rerum immutatio* (1647 : 47), mais aussi en I, 5, 22, *commutatio* ou *conuersio*, dans une note marginale apposée au terme original écrit en grec (1647 : 48) : « *conuersionem siue subitam in contrarium commutationem* », ou, I, 5, 24, *conuersio rerum* (1647 : 48, en marge), ou encore, en II, 18, 4, « *eorum quae aguntur in contrarium commutatio* » (1647 : 89).

4.3.2. choix d'une équivalence extralinguistique

Enfin, l'adaptateur peut choisir de spécialiser dans sa langue un terme ou une locution qui n'a aucun rapport phonétique, morphologique ou sémantique avec son modèle. Il en va ainsi de la locution consacrée *coup de théâtre* : c'est celle dont se servent R. Dupont-Roc et J. Lallot dans leur édition commentée de *La Poétique* (1980, Seuil) pour traduire la notion de περιπέτεια. De même M. Corvin (éd.) (1995), sous *coup de théâtre*, renvoie à *Périπέτεια*. Or ni les phonèmes du modèle (/p.e.r.i.p.e.t.e.j.a/), ni sa forme interne (« tomber autour »), ni sa définition (« retournement de la situation en son // (p. 532) contraire ») ne laissent prévoir l'équivalence avec *coup de théâtre*. Cette équivalence ne peut se réaliser qu'une fois que la locution s'est fixée en français, de façon autonome et tout à fait indépendante. Alors est reconnue entre la locution *coup de théâtre* et le terme *périπέτεια* une identité de référent qui autorise qu'on utilise la première pour le deuxième. Mais cette équation n'a rien de linguistique.

Les différents outils psycholinguistiques, sommairement décrits ci-dessus, expliquent qu'en partant d'une source grecque unique on aboutisse souvent à une dispersion des résultats en français. En effet, l'éparpillement des solutions, déjà effectif entre le grec et le latin, ne peut que s'amplifier encore dans le passage au vernaculaire. Car le docte qui écrit en français a le choix de traiter directement avec le modèle grec ou avec un intermédiaire latin, voire italien.

Par exemple pour la notion aristotélicienne de λύσις, les doctes latinistes assez unanimes avaient proposé un calque morphologique *solutio* : nom d'action du verbe *soluere* qui signifie « détacher, dénouer », le mot reproduit fidèlement la formation de λύσις.

À partir de là, le théoricien francophone a au moins trois choix :

-un emprunt lexical du grec, d'où *lyse*, qui à notre avis ne s'utilise pas dans l'idiolecte du théâtre, au contraire de ce qui s'est fait avec *protase* ou *épitase* (de la nomenclature du système Donat) ;

-un calque morphologique, d'où *dénouement*, qui reproduit la forme interne du modèle grec (« action de délier ») ;

-un emprunt lexical de l'intermédiaire latin *solutio*, d'où *solution*.

Cette pluralité de possibilités explique que, malgré la stabilité du terme *dénouement* depuis Chapelain, on trouve aussi chez les doctes un terme comme *solution* :

(11) « Alors la crainte, la pitié, l'inquiétude se terminent à la solution de chacun de ces nœuds » (Marmontel, 1763 : 257).

Solution des nœuds paraît équivaloir à *dénouement des nœuds* ; mais la tautologie est évitée, en sorte que le choix de *solution* peut être motivé par des préoccupations stylistiques, comme celui d'*intrigue* à la place de *nœud*.

En outre, on trouve souvent à côté des termes *nœud* (ou *intrigue*) et *dénouement* (ou son synonyme occasionnel *catastrophe*) des mots comme *résolution* ou d'autres de la même famille lexicale, celle du verbe *résoudre*, qui entrent implicitement et par figure étymologique en

résonance avec l'intermédiaire latin *solutio*, dans une sorte d'écho polyglotte, qui se retrouve à l'occasion jusque chez nos contemporains :

- (12) S'il n'y a point de nœud, il en fera un ; s'il est trop faible, il le fortifiera ; s'il est trop fort et presque **indissoluble**, il le relâchera ; (D'Aubignac, 1657 : 109)
- (13) ...à cause qu'il y a deux mariages **résolus** dans la Catastrophe ; (D'Aubignac, 1657 : 149)
- (14) Quelque prévenu que l'on soit de la manière dont tout va se **résoudre**, la marche de l'action en écarte la réminiscence ; (Marmontel, 1763 : II, 220)
- (15) C'est le point où aboutit et **se résout** une intrigue dramatique » ; (Chamfort, 1776 : I, 356, sous *Dénouement*) // (p. 533)
- (16) Dénouement : C'est la **résolution** ou l'élimination des obstacles... ; (G. Forestier, dans Corvin 1995 : I, 208, sous *Composition dramatique*)
- (17) Le dénouement est le dernier moment de l'action, celui où tous les conflits **se résolvent** etc. (Übersfeld, 1996 : 24)

Ce qui est vrai pour le triptyque *solutio* / *dénouement* / *solution*, tous issus de λύσις d'une manière ou d'une autre, l'est aussi pour *agnitio* / *reconnaissance* / *agnition* à partir du terme ἀναγνώρισις : on a deux mots français pour un seul en grec, et un seul en latin, sans aucune exclusivité ni incompatibilité.

On sait que Corneille apprécie le terme *agnition*, qu'il utilise dans ses *Discours* au sens de « reconnaissance ». Les Italiens, de même, utilisent pour certains *Riconoscenza* (Castelvetro, 1576 : 112 et *passim*), calque morphologique formé sur le grec, ou *R^e/cognitione*, mi-latin mi-italien, par exemple chez Segni (1551 : 178 r°, 189 v°, etc.), ou *Agnitione*, emprunté au latin, par exemple chez Nores (1588 : 10 B, 15 A, etc.).

On peut représenter schématiquement cet état de fait :

GREC		LATIN		FRANÇAIS	
ἀναγνώρισις	(EL)	agnitio	EL	→	agnition
	CM		CM	→	reconnaissance
	(CS)		(CS)		
	(∅)		(∅)		
λύσις	(EL)	solutio	EL	→	solution
	CM		CM	→	dénouement
	(CS)		(CS)		
	(∅)		(∅)		

Figure 1 _ - Avatars en français des termes *anagnôrisis* et *lûsis*

Légende : EL = emprunt lexical ; CM = calque morphologique ; CS = calque sémantique ;

On voit bien ainsi comment d'une notion unique en grec on aboutit à plusieurs termes en français selon que l'on choisit tel ou tel procédé psycholinguistique d'adaptation. Une des grandes difficultés de cette littérature technique réside dans la coexistence de plusieurs procédés psycholinguistiques possibles (emprunt lexical, calques morphologique et sémantique, épures de définition...), et dans le fait que la source grecque, dont on s'affranchit de plus en plus, n'est pas toujours affichée. L'enquête est alors nécessaire. Voyons par exemple ce court passage de l'*Art de la tragédie* de La Taille (1572), cité par M. Borie, M. de Rougemont & J. Scherer (1982 : 44). Le commentaire est nôtre. On retrouve en quelques lignes trois procédés différents d'adaptation de termes grecs qui restent implicites : // (p. 534)

- (18) <Que la tragedie> soit bien entre-lassee, meslee, entrecoupee, reprise, et sur tout à la fin rapportee à quelque resolution et but de ce qu'on y avait entrepris d'y traicter ».

-calque sémantique : *entrelacé* est la traduction automatique de πεπλεγμένος, terme présent dans la nomenclature aristotélicienne, le terme caractérise un type d'action, que les doctes nomment habituellement « implexe » ou « complexe » ;

-emprunt lexical : *résolution* est la francisation du terme latin (*re*)*solutio* ;

-calque morphologique : (*re*)*solutio* est, en latin, la reproduction fidèle des morphèmes du modèle grec λύσις : il y a donc deux procédés en un dans le seul *résolution*, emprunt lexical d'un calque morphologique.

On voit donc que le trilinguisme accroît les possibilités d'adaptation du grec au français : le nombre de procédés étant le même à chaque étape (grec / latin / français), les combinaisons s'accroissent d'autant, au moins en théorie. Mais aucune mention n'est faite ni aux deux notions grecques ici effleurées, ni même à Aristote. Et c'est le cas le plus fréquent.

5. un exemple emblématique de dispersion des résultats : περιπέτεια

Parmi les termes issus de la série aristotélicienne, περιπέτεια est une relative exception : il est en effet l'un des seuls à passer en latin et en français sous la forme d'un emprunt lexical (*peripetia*, *péripétie*), connaissant par là même le sort commun aux vocables de la série de Donat (*protase*, *épitase*, *catastrophe*), alors que sa forme interne aurait pu faire préférer le calque morphologique. Signalons qu'il y a d'autres termes aristotéliciens qui semblent rétifs au calque, par exemple ἐπεισόδιον, que sa double préfixation rend difficile à transcrire en latin, d'où le choix de l'emprunt lexical *episodium*, it. *episodio*, fr. *épisode*.

Cependant, comme tous les termes spécifiquement aristotéliciens, περιπέτεια a été glosé, expliqué, commenté, et s'est donc trouvé doté d'autres équivalents en latin et dans les langues vernaculaires. Il a même, plus que d'autres termes, été l'objet d'une intense expérimentation lexicologique.

Par exemple, nous avons vu ci-dessus comment d'une définition du terme, et par épures successives, on arrivait à la correspondance περιπέτεια / *mutatio* et de là, par synonymie de *mutatio*, à *immutatio*, *commutatio*, *transitus*, *conuersio*.

En outre, le latin a pratiqué sur le modèle grec une sorte de calque sémantique très imparfait qui consiste à mettre à la place du terme son hyperonyme. Scaliger (1561, III, 97, p. 146), en effet, explicitement, donne comme équivalent latin à περιπέτεια le terme *euentus* « événement », que Paccius (1549 : col. 1338, lignes 37-38), proposait déjà, dans un insert de type « note du traducteur », avec l'équivalence *euentus in contrarium* ; conséquemment, cette équivalence une fois entérinée, il peut utiliser *euentus* (ou le neutre *euentum*) en lieu et place de περιπέτεια, y compris à distance respectable de cette équation terminologique : c'est ce qu'il fait en VII, 4, p. 348, lorsqu'il caractérise l'action « entrelacée » (πεπλεγμένη) comme *implicatam euentis et agnitionibus*, « entrelacée de péripéties et de reconnaissances ». Cette traduction par // (p. 535) *euentum* est assez lourde de conséquences. En effet, alors qu'Aristote définit la péripétie comme un « retournement » (μεταβολή), Scaliger induit, par son option de traducteur, qu'il s'agit automatiquement d'un « événement ». La notion aristotélicienne semble qualifier un état, sa traduction par *euentum* en fait nettement une action ; chez Aristote, c'est un résultat, chez Scaliger une cause.

Pour récapituler, περιπέτεια peut donc s'adapter en latin sous la forme :

- du terme *peripetia* (emprunt lexical) ;
- du terme *mutatio* (condensé de définition) ;
- d'un synonyme de *mutatio*, notamment *commutatio*, *transitus*, *conuersio* ;
- de locutions à base des verbe *incidere* ou *accidere* (calques morphologiques imparfaits, rendant l'idée de « tomber » que le latin n'a pas réussi à rendre synthétiquement dans un terme unique) ;
- d'un terme vague comme *euentus* (hyperonyme).

Le français, héritant de cette profusion, ne fera qu'augmenter le patrimoine de ses propres ressources : on trouve donc bien sûr *péripétie*, mais aussi, dans le contexte de la notion de péripétie, des termes comme *retournement*, *renversement*, *revirement*, *changement*, *révolution* (autant de traductions motivées par les termes latins *mutatio*, *conuersio*, *transitus*), *incident*, *accident* (à cause d'*incidere* et d'*accidere*), *événement*, *aventure* (à cause d'*euentus*)...

6. la confusion entre *catastrophe* et *péripétie*

Cette dispersion des solutions a un effet particulièrement pervers. En effet, elle aboutit à une confusion terminologique occasionnelle entre les deux termes *catastrophe* et *péripétie*. Et comme *catastrophe* est confondu avec *dénouement* (voir ci-dessus), on voit que les doctes finissent par confondre le résultat (*dénouement*) avec le moyen (*péripétie* ou *catastrophe*, qui désignent tous deux, l'un chez Aristote, l'autre chez Donat, un moyen de dénouer l'intrigue).

Cette confusion naît de l'emploi du terme *conuersio*. Comme on vient de le dire, ce mot latin est un substitut occasionnel de περιπέτεια, par le biais de la synonymie avec *mutatio*. Or il se trouve que *conuersio* est un terme qui entre aussi dans l'analyse qui est faite en latin de la notion de « catastrophe », empruntée au système de Donat. Ainsi Scaliger (1561, I, 9, p. 15), définissant la catastrophe, écrit qu'elle est « **conuersio** negotii exagitati in tranquillitatem non expectatam », « un changement des affaires qui passent de l'extrême agitation à un calme inattendu ». Le terme *conuersio*, qui sert ici à définir le terme grec καταστροφή, en est en même temps un calque morphologique, puisque les deux termes s'analysent métalinguistiquement en / 'complètement' + 'tourner' + 'suffixe d'action' /.

Vossius en II, 5, 15, (1647 b : 23), un siècle plus tard, se souvient de Scaliger et donne la définition de la catastrophe selon Scaliger et selon Evanthius, citant le participe *conuersa* et le substantif *conuersio* : // (p. 536)

- (19) *Catastrophe est exitus fabulae, quo exponitur fortuna in melius, aut pejus, conuersa. Scaligero, ([en marge] Lib. I Poet. cap. 9) catastrophe definitur, conuersio negotii exagitati in tranquillitatem non exspectatam. Ab Euanthio ([en marge] Dissertat. de Tragoed. & Com.) dicitur esse conuersio rerum ad iucundos exitus patefacta cunctis cognitione gestorum. Sed definitio utraque solum convenit catastrophae Comicae.*

« La catastrophe est la fin de la fable, par laquelle on voit la fortune changer en mieux ou en pire. Chez Scaliger (référence en marge), la catastrophe se définit 'un renversement des affaires qui passent de l'extrême agitation à un calme inattendu'. Chez Evanthius (référence en marge), la catastrophe se définit comme 'le renversement de la situation en une fin heureuse pour tous, par la connaissance des faits'. Mais ces deux définitions ne s'appliquent qu'à la catastrophe comique ».

On voit donc que *conuersio* fonctionne à la fois dans la définition de *catastrophe* et dans celle de *péripétie*. On a là, via l'intermédiaire *conuersio*, le début d'une confusion perpétuelle entre la péripétie et la catastrophe, amplifiée en français : de *conuersio* on passe à *conversion* (emprunt lexical) ou à des synonymes qui reproduisent plus ou moins fidèlement la forme interne de leur modèle latin, comme *ren-verse-ment*, *re-tourne-ment*, *ré-volu-tion*, *re-vire-ment*, etc. (calques morphologiques), ou à des synonymes plus proprement sémantiques comme *changement*. Chacun de ces vocables ne fonctionne pas comme un terme au sens strict, c'est-à-dire un élément de nomenclature technique ; mais ils peuvent tous entrer dans un jeu de variables occasionnelles susceptibles de remplacer ou *péripétie* ou *catastrophe*.

Deux courts exemples attesteront l'ambivalence de *conversion*, qui rentre aussi bien dans le champ de la péripétie que dans celui de la catastrophe :

- (20) Il y a changement dans les aventures du Théâtre par *Reconnaissance* de quelque personne importante, comme l'*Ion* d'Euripide, et par **Péripétie, c'est-à-dire conversion** et retour d'affaires de la Scène, lorsque le Héros passe de la prospérité à l'adversité, ou au contraire » ; (D'Aubignac, 1557 : 149-150)
- (21) ...la **Catastrophe, soudaine conversion** des choses au mieux ». (Peletier du Mans, 1555 : 277-278)

Il en va de même avec *révolution*. S'il figure explicitement dans la définition de *catastrophe* chez Furetière, il est en revanche associé à la péripétie chez le pseudo-La Bruyère (s.d.) et chez Marmontel, déjà cité, où la combinaison « la révolution et la catastrophe », développant prétendument la pensée aristotélicienne, implique la nécessité d'interpréter *révolution* comme équivalent de *péripétie* (et *catastrophe* signifie *dénouement*) ;

(22) Voyez même dans les règles d'Aristote en quoi consistoit le tissu de la fable : l'état des choses dans l'avant-scène, un ou deux incidens qui amenoient la révolution et la catastrophe, ou la catastrophe sans révolution : voilà tout. (Marmontel, 1763 : II, 175)

Même ambivalence pour *renversement*. Par exemple, La Mesnardière, venant de citer le terme de *catastrophe*, enchaîne ainsi :

(23) Pour releuer avec adresse l'éclat de ces **Renuersemens**, il faut qu'au moins vne fois on voye en ciuilité & en amitié apparente ceux qui se doiuent outrager dans la fin de la Tragedie. (La Mesnardière, 1640 : 34)

Mais un peu plus loin, analysant cette fois la péripétie, il écrit : // (p. 537)

(24) Mais il faut qu'il [le Poëte] se souuienne qu'vne Fable ne peut souffrir qu'vne seule **Péripetie** ; & qu'il n'en est pas de ceci comme des Troubles de l'Ame, qu'il peut émouuoir par tout, non seulement avec licence, mais encore avec louïange, puisque proprement le Théâtre est le throne des Passions.

Voici à peu près les raisons qui l'empeschent d'employer plus d'vn de ces **Renuersemens** dans la structure d'vne Fable (La Mesnardière, 1640 : 57).

Ailleurs encore chez La Mesnardière, *renversement* vaut *péripétie* explicitement (1640 : 66, 106) et implicitement (1640 : 111).

Renversement est donc un terme générique, moins technique que les deux termes *péripétie* et *catastrophe*, mais capable de les remplacer tous les deux par le biais de l'anaphore métalinguistique : « ces renversements <dont nous venons de parler> », c'est-à-dire, contextuellement, ici la péripétie, là la catastrophe.

Par conséquent, lorsque les termes *péripétie* ou *catastrophe* ne figurent pas dans un contexte immédiat, il devient difficile de dire auquel des deux se réfère *renversement* ou un autre de ces substituts occasionnels. Par exemple Vauquelin de la Fresnaye (1605) utilise à la fois le terme *péripétie* (III, 196) et le terme *catastrophe* (III, 898). Mais on ne sait auquel des deux termes il pense lorsque, évoquant la dernière partie de la comédie, il dit :

(25) La derniere se fait comme un **Renuersement**,
Qui le tout debrouillant fera voir clairement
Que chacun est contant par vne fin heureuse,
Plaisante d'autant plus qu'elle estoit dangereuse. (III, 121-124) (Vauquelin de la Fresnaye, 1605 : 132)

Si la référence implicite est latine (*renversement* = *conuersio*), cela ne nous dit pas s'il pense plutôt à la péripétie ou à la catastrophe puisque, comme on l'a dit, le latin *conuersio* vaut aussi bien pour les deux notions.

À force de manier les mêmes mots pour rendre compte des deux notions, les doctes donnent parfois l'impression d'amalgamer les notions elles-mêmes.

La Mesnardière (1640 : 33-34) par exemple, va jusqu'au bout de cette confusion. Il propose ainsi l'équivalence *catastrophe* / *décadence* :

(26) L'vne des plus grandes beautez que le Poëte puisse former dans la structure de la Fable, c'est de faire que l'Auanture qui doit finir tragiquement, aille bien auant dans la ioye premier que d'estre troublée par les accidens funestes qui composent sa **Catastrophe**, ou autrement sa **décadence**.

Or c'est l'idée de « tomber » et non de « tourner » qu'on a dans *décadence*. Le mot *décadence* est un exact milieu entre *péripétie* (qui, comme *décadence*, a un radical qui signifie « tomber ») et *catastrophe* (*dé-* équivaut normalement à *κατα-*) : *dé-cadence*, en quelque sorte, traduit **cata-pétie*. On ne saurait plus naïvement signaler la confusion fondamentale entre les deux notions, entretenue tout au long d'un texte dans lequel les champs sémantiques de la chute (*péripétie*) et de la volte-face (*catastrophe*) sont fréquemment associés.

Les croisements terminologiques entre les deux notions peuvent donc se schématiser ainsi :
// (p. 538)

GREC	LATIN	FRANÇAIS
περιπέτεια	EL → <i>peripetia</i> → EL	<i>péripétie</i>
	(CM)	<i>retournement, renversement</i>
	CS → <i>conuersio (im)mutatio, euentus</i> → CS	<i>bouleversement révolution événement...</i>
	EqEl	<i>coup de théâtre</i>
καταστροφή	EL → <i>catastrophā</i> → EL	<i>catastrophe</i>
	CM → <i>conuersio</i> → CM	<i>retournement, renversement</i>
	(CS)	<i>bouleversement révolution...</i>
	EqEl	<i>coup de théâtre</i>

Figure 2 : Mutualisation des termes pour rendre deux notions distinctes

Légende : EL = emprunt lexical ; CM = calque morphologique ; CS = calque sémantique ; EqEl = équivalence extralinguistique

Conclusion

Les commentaires apportés à une notion, la nécessité de la définir, la volonté de la faire passer d'une langue à l'autre, toutes ces opérations peuvent amener, on le voit, un gauchissement de la notion de départ.

L'étude faite à grands traits sur les notions de péripétie, dénouement, catastrophe, est extensible à bien d'autres secteurs de la connaissance et de la terminologie antiques, passés du grec au latin et du latin aux vernaculaires. Nous sommes persuadés qu'une enquête comparable sur des notions rhétoriques ou grammaticales aboutirait à des résultats analogues : déformation, nouveau cadastrage, élargissement, développement de la notion de départ.

Ainsi le concept associé au terme grec μεταφορά passe-t-il en latin par le biais d'un emprunt lexical *metaphora*, qui passe par le même mode opératoire au frç *métaphore* ; mais les Latins ont également fait un calque morphologique du terme grec, créant ainsi *trans-la-tio*, avec le sens parallèle de « action de transporter de l'autre côté » ; le français, tout en faisant un emprunt lexical au lat. *translatio*, sous la forme *translation*, a fait de même en créant *trans-fert*. Il convient alors de se demander comment interagissent des termes comme *métaphore*, *transfert*, *translation*, voire *transport*, termes qui ont tous le même sens métalinguistique. // (p. 539)

La même question vaudrait en grammaire avec l'adjectif αναφορικός, qui passe les frontières linguistiques sous les formes lat. *anaphoricus* et frç *anaphorique*, bien sûr, mais aussi sous la forme du calque morphologique *re-lat-iius*, lui-même emprunté sous la forme *relatif* : ces deux variantes terminologiques vont chacune prendre une place distinctive dans un système nouveau qui va en faire deux notions différentes et opposables ; ajoutons dans ce même idiolecte un terme comme *référent*, qui dispose lui aussi du même sens métalinguistique. Un dernier exemple, et non des moindres : επίθετον nous donne notre *épithète* via le latin ; mais comme le latin a proposé plusieurs calques morphologiques du modèle grec, dont *ap-posi-tum* <nomen> et (moins réussi) *ad-iect-iiuum*, le français se retrouve, au côté du terme *épithète*, avec *adjectif* (emprunté au latin) et *apposé* (francisé du latin et/ou décalqué directement du grec επίθετον,

dont le sens parallèle est « posé à côté »). Et voilà comment une notion unique au départ, mais avec trois noms distincts obtenus par deux biais psycholinguistiques différents, se diversifie en trois notions, l'*adjectif*, nom de nature, l'*apposé* et l'*épithète*, noms de fonctions.

On voit donc la part interprétative que peut prendre l'histoire des terminologies antiques dans l'histoire des sciences et l'intérêt qu'il y a à mener de telles enquêtes épistémologiques.

Bibliographie :

- Ailloud-Nicolas, Catherine (2003) : *Le dénouement dans les pièces en un acte de Marivaux : structure dramaturgique*, thèse dact., Lyon 2 (C. Hamon-Siréjols dir.).
- Aubignac, François Hédelin abbé d'A. (1657) : *La Pratique du théâtre*, édition critique par Hélène Baby, Champion, Paris, 2001.
- Borie, Monique, Martine de Rougemont, Jacques Scherer (1982) : *Esthétique théâtrale : Textes de Platon à Brecht*, Paris, SEDES-CDU.
- Castelvetro, Lodovico (1576) : *Poetica d'Aristotele vulgarizzata et sposta per Lodovico Castelvetro (...)*, Stampata in Basilea ad istanza di Pietro de Sedabonis.
- Chamfort, Nicolas (1776) : *Dictionnaire dramatique*, 3 tomes [Paris, 1776], Genève, Slatkine reprints, 1967.
- Corvin, Michel (éd.) (1995) : *Dictionnaire encyclopédique du théâtre*, Paris, Bordas.
- Dacier, André (1692) : *La Poétique d'Aristote traduite en français, avec des remarques*, C. Barbin, Paris. Texte disponible en document électronique sur le site Gallica de la BNF.
- Dupont-Roc Roselyne et Jean Lallot (1980) : *La Poétique* Paris, Seuil, 1980.
- Heinsius, Daniel (1611) : *Aristotelis De Poetica Liber*, Elzevir, Leyde
- Holtz, Louis (1981) : *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical. Etude sur l'Ars Donati et sa diffusion (IV^e-IX^e s.) et édition critique*, CNRS, 1981.
- Hyperdonat (2008-) : Br. Bureau, CHr. Nicolas et M. Ingarao éd. Commentaire de Donat à Térencia. Voir le site hyperdonat.huma-num.fr.
- La Bruyère (pseudo-) (s.d.) : *Les Caractères de la Tragédie. Manuscrit inédit attribué à La Bruyère*, publié par le Prince Wiszniewski, Académie des Bibliophiles, Paris, 1870. [Il s'agit du manuscrit 559 de la BNF]. Texte disponible en document électronique sur le site Gallica de la BNF. // (p. 540)
- Lamy, Bernard (1678) : *Nouvelles Réflexions sur l'Art Poétique*, dans l'édition critique de T. Gheeraert, Champion, Paris, 1998.
- La Mesnardière, Hippolyte-Jules Pilet de (1640) : *La Poétique* [1640, A. de Sommerville, Paris], Genève, Slatkine reprints, 1972.
- Marmontel, François (1763) : *Essai sur le goût et Éléments de littérature*, dans *Œuvres complètes*, tomes IV-V de l'éd. de Paris [1819-1820], Genève, Slatkine reprints, 1968.
- Michel, J.-P., Carpenter, M. S. N. et Fairbridge, R. W. (2013) : *Dictionnaire bilingue des sciences de la terre, anglais-français, français-anglais*, Paris, Dunod.
- Moerbeke, G. (de) (1968) : *Poetica*, dans *Aristoteles Latinus XXXIII*, ed. L. Minio-Paluello, 1968. Lu sur ALD [Aristoteles Latinus Database] (Brepols), <http://clt.brepols.net/access.bibliotheque-diderot.fr/ALD/pages/TextSearch.aspx?key=MGM11POET>.
- Nicolas, Christian (1996) : *Utraque lingua. Le calque sémantique : domaine gréco-latin*, Peeters, Louvain-Paris, 1996.
- Nicolas, Christian (2005) : *Sic enim appello... Essai sur l'autonomie terminologique gréco-latine chez Cicéron*, Peeters, Louvain -Paris-Dudley, 2005.
- Nores, Giasone (de) (1588), *Poetica di Iason Denores : nella qual per via di difinitione, & diuisione, si tratta secondo l'opinion d'Aristotele della tragedia, del poema heroico, & della comedia*, Paulo Meietto, Padoue. Texte disponible en document électronique sur le site Gallica de la BNF.

- Paccius, Alexander (Alessandro de' Pazzi) (1549) : *Aristotelis Poetica*, Lyon, chez Jean Frellon.
- Peletier du Mans, Jacques (1555) : *Art poétique*, dans Francis Goyet, *Traité de poétique et de rhétorique de la Renaissance*, Livre de poche (1990), p. 219-314.
- Riccobonus, Antonius (1590) : *Poetica Aristotelis ab Antonio Riccobono Latine conversa* dans l'édition d'Aristote par Isaac Casaubon, 1590, Lyon, chez Guillaume Lemarié.
- Scaliger, Jules-César (1561) : *Poetics libri VII ad Sylvium filium*, apud Ioannem Crispinum, Lyon. Texte disponible en document électronique sur le site Gallica de la BNF.
- Scherer, Jacques (1981) : *La Dramaturgie classique*, Nizet, Paris, 1981.
- Segni, Bernardo (1551) : *Rettorica et poetica d'Aristotile trad. di greci in lingua vulgare fiorentina*, Batholomeo detto l'Imperador, Venise. Texte disponible en document électronique sur le site Gallica de la BNF.
- Ubersfeld, Anne (1996) : *Les Termes clés de l'analyse du théâtre*, Seuil, Mémo, Paris
- Vauquelin de la Fresnaye (1605) : *L'Art poétique françois, où l'on peut remarquer la perfection et le défaut des anciennes et des modernes poésies*, dans Georges Pellissier[1885, Paris], *L'Art poétique de Vauquelin de La Fresnaye, etc.*, texte conforme à l'édition de 1605, Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Vossius, Gerardus Ioannes (1647) *De artis poeticae natura ac constitutione liber* ; b) *Poeticarum Institutionum libri tres* ; c) *De imitatione, cum oratoria tum praecipue poetica deque recitatione ueterum liber*, Elzevir, Amsterdam.
- Wessner, Paul (1902) : *Aeli Donati quod fertur Commentum Terenti [...] recensuit Paulus Wessner*, Leipzig, Teubner.